

SUZANNE
GHERSENZON-SPÉNALE

Polina

Une Ukrainienne
dans la tourmente

Grand-mère, mère,
épouse, fille, arrière-petite-fille...
Tous ces états sont – ou ont été –
les miens, mais il en manque un :
« petite-fille », et j'en veux aux hommes
qui m'en ont privée. Par leur faute,
je n'ai pas connu Polina.
Alors aujourd'hui, vieille petite-fille
d'une aïeule sans âge,
je voudrais lui donner la vie.

Polina Zilberberg est née en Ukraine en 1882, à Odessa, ville qui fait rêver... Considérée comme la plus juive des grandes villes de l'empire russe, elle accueillait foule : un port ouvrant sur l'occident – ce qui lui donne son air frondeur –, un climat relativement doux, une architecture plus méditerranéenne que russe avec des maisons en pierre et non en bois, les ingrédients étaient réunis pour y rendre la vie agréable.

D'ailleurs Olga, la mère de Polina, lui parlait souvent de sa jeunesse – presque – dorée. D'un milieu relativement aisé, elle fréquentait des musiciens, des artistes, des intellectuels... On se plaisait à parler français, alors que chez elle on parlait russe et yiddish avec les anciens, on s'arrachait les

journaux et les magazines européens que l'on pouvait trouver, et on rêvait. Parfois, on aurait pu se croire dans une pièce de Tchekhov, avec l'esprit juif en prime. En effet, les orthodoxes étaient peu nombreux dans ce cercle car l'antijudaïsme était monnaie courante, mais il suffisait de ne pas être très religieux, ce qui était le cas d'Olga, pour ne pas être tourmenté par ce problème. Elle était beaucoup plus préoccupée par le désir de trouver un mari ! Ce qui fut fait en la personne de Vladimir Zilberberg, qu'elle épousa à l'âge de vingt ans, en 1865.

De sept ans son aîné, moins brillant que les jeunes qu'elle fréquentait, Vladimir présentait des gages de sérieux nettement plus crédibles : il travaillait dans l'import-export de céréales et offrait ainsi à sa jeune épouse l'occasion de s'affranchir du carcan familial. Elle ne se doutait sans doute pas que c'était pour tomber sous le joug conjugal, puisque, au tout début de leur mariage, Vladimir fut admis dans le cercle de ses amis et que l'on continua à se passionner pour les arts, notamment la littéra-

ture. Alexandre Pouchkine, en particulier, jouissait d'un énorme prestige. Nul n'avait oublié qu'il avait vécu deux années d'exil à Odessa (en 1824 et 1825), envoyé là par le tsar Alexandre I^{er} qui n'avait pas apprécié son *Ode à la liberté*, et puis qu'il était mort dans un duel à l'âge de trente-huit ans. Ce sont là des éléments qui ajoutent du piquant à un évident talent d'écrivain. On découvrit aussi Dostoïevski, Tolstoï et l'on se passionna pour *Anna Karénine* qui, après l'immense *Guerre et Paix*, sortait également en feuilleton.

Puis vint le temps des maternités : dix en quinze ans !

Au début, Olga s'épanouit, au cinquième, elle s'épuise et pourtant les naissances se succèdent. Elle a beau être aidée dans ses tâches ménagères, ses enfants l'absorbent littéralement. À trente-deux ans, ils sont déjà neuf et elle ne sait où donner de la tête. Vladimir se sent-il coupable ? fier ? dépassé par les événements ? Il a beau travailler énormément, nourrir une telle famille est une charge considérable et,

à l'arrivée d'Igor, le neuvième, il a presque quarante ans et se sent vieux : plus question d'avoir d'autres enfants.

Olga peut enfin souffler et retrouver le souvenir de sa silhouette passée. Et puis, cinq ans plus tard, surprise ! Une nouvelle grossesse et, paradoxalement, un regain de jeunesse, d'enthousiasme même chez cette femme de trente-sept ans. Enfin, le petit Igor, avec l'arrivée de Polina le 20 juin 1882, devient un grand frère. Cette promotion lui donne de l'importance et sa petite sœur sera choyée, protégée, adulée.

Adulée, le mot n'est pas trop fort. Des parents en adoration, des grands frères et sœurs protecteurs, un caractère bien trempé : de bons augures pour une enfance heureuse.

Igor, le plus proche en âge, sera son mentor, son maître ès jeux et fera d'elle un garçon manqué. À cinq ans déjà elle préfère grimper aux arbres que jouer à la poupée et Olga a beau lui natter les cheveux, qu'elle a longs, noirs et fort beaux, elle revient maintes fois de ses escapades hirsute et dépenaillée.

Leur terrain de jeux favori est le bord de mer où ils courent sur la grève, se cachent dans les barques et se grisent d'odeurs fortes. Le port d'Odessa exerce sur eux une véritable fascination. S'imaginent-ils partant sur un de ces cargos chargés de matières premières et de rêves ? Je les vois, dévalant le grand escalier Potemkine, riant, organisant des courses que Polina gagnerait souvent. Je me pose des questions et Polina me répond. Polina vieille ? Polina enfant ? Je ne sais... Mais, alors que je parle de ce fameux escalier, la voilà qui, tel Tom Baxter sortant de l'écran¹, intervient :

« Ah, tu évoques là un moment de ma vie insouciant, et c'est peut-être le seul... »

Son regard se perd et puis revient, interrogateur :

– Mais pourquoi donc parles-tu de l'escalier Potemkine ?

– Euh... Il ne s'appelle pas ainsi ?

– Mais non ! C'est l'escalier « Primorski », ce qui veut dire : qui descend vers la mer.

1. Référence au film de Woody Allen, *La rose pourpre du Caire*.

Je sens de l'agacement dans sa voix, de l'obstination aussi :

— Pour moi, il reste le Primorski !

Timidement, je tente d'argumenter :

— Pourtant, « Potemkine », c'est tout un symbole, non ?

Je la vois hausser les épaules :

— Oui, tu as raison, mais la mutinerie de ce cuirassé a eu lieu en 1905 — j'avais plus de vingt ans ! — et ce qui a rendu le Primorski tellement célèbre, je crois bien que c'est un film. . .

Je reprends confiance en moi :

— Bien sûr, LE film d'Eisenstein, tourné en 1925 !

— Sans doute, sans doute. . . Mais vois-tu, à cette époque, je n'avais ni le loisir ni les moyens d'aller au cinéma. D'ailleurs, je ne sais même pas s'il y avait une salle à Kichinev. >>

Là, en parlant de Kichinev, Polina anticipe. . . Pour l'heure, je la vois, à huit ou neuf ans, dévalant les cent quatre-vingt-douze marches du Primorski sans même s'arrêter sur un des dix paliers intermédiaires. Je la

vois, essoufflée, riant, petite fille heureuse et insouciante, inconsciente des préoccupations des adultes. (Et Dieu sait qu'Olga et Vladimir ont toutes les raisons d'être préoccupés...)

C'est à Odessa qu'avait eu lieu, entre le 3 et le 5 mai 1880, le premier d'une série de pogroms en Ukraine. De toutes parts avaient afflué dans le quartier juif des ouvriers et des employés, rejoints par des paysans : sus aux intrus, aux mécréants, aux affameurs ! Les difficultés économiques avaient soudé ceux qui en souffraient le plus et qui avaient trouvé en la communauté juive leur bouc émissaire. On racontait comment les marchands grecs de la ville, ivres de colère parce que leurs concurrents juifs leur avaient ravi le contrôle des banques et de l'export, avaient déclenché les hostilités et comment ils avaient été suivis par la populace, tuant, violant, éventrant.

Cette vague de violence ne s'était pas déroulée tout près de chez eux, mais les récits chargés de terreur ont vivement impressionné Olga et Vladimir qui ont pris